

Anthropologie et Sociétés



Michael TAUSSIG, Shamanism, Colonialism, and the Wild Man. A Study in Terror and Healing, Chicago et Londres, The University of Chicago Press, 1987, xix + 517 p., bibliogr., index, cartes, ill.

Marie France Labrecque

Autochtones et pouvoirs
Volume 16, numéro 3, 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015240ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/015240ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)
1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Labrecque, M. (1992). Compte rendu de [Michael TAUSSIG, Shamanism, Colonialism, and the Wild Man. A Study in Terror and Healing, Chicago et Londres, The University of Chicago Press, 1987, xix + 517 p., bibliogr., index, cartes, ill.] *Anthropologie et Sociétés*, 16 (3), 132-134.
<https://doi.org/10.7202/015240ar>

reproduit pas toutes les pièces exposées et, dans certains cas, celui de Hachivi Edgar par exemple, on présente une œuvre incomplète, ce qui est regrettable. Plusieurs œuvres sont de très grandes dimensions et impressionnent par leurs formes, leurs couleurs et leurs thématiques desquelles se dégage une force qui envahit le spectateur. C'est le cas des œuvres de Beam, Janvier, Lowe, Heavyshield et en particulier de Lawrence Paul, dont le style apocalyptique et la manière rappellent Dali. Nous avons par ailleurs déploré que l'objet-symbole du catalogue, le mégaphone de Belmore, ne soit pas exposé.

À la sortie de l'exposition, deux chanteuses iroquoises onondaga célébraient la terre-mère dans le décor grandiose de la grande verrière donnant sur le parlement. Ainsi retrouvait-on en arrière-plan ce symbole du pouvoir de domination des Euro-Canadiens sur les peuples autochtones du Canada pendant que l'une des Amérindiennes, dans un commentaire précédant une chanson, expliquait le passé des nations autochtones et leur volonté de prendre en main leur futur.

Pour ceux et celles qui, comme nous, s'intéressent aux arts visuels, cet ouvrage constitue une très bonne introduction à l'art autochtone contemporain, comme le catalogue d'une autre exposition tenue à Québec l'automne dernier sur le thème *Nouveaux Territoires* et dans lequel nous retrouvons quelques-uns des mêmes artistes (Beam, Bob, Cisneros, Heavyshield, Paul). L'art autochtone contemporain nous interpelle de plus en plus. Pour sa qualité et la puissance de son expression, il mérite que nous nous y intéressions.

Paul et Andrée Charest
Charny

Michael TAUSSIG, *Shamanism, Colonialism, and the Wild Man. A Study in Terror and Healing*, Chicago et Londres, The University of Chicago Press, 1987, xix + 517 p., bibliogr., index, cartes, ill.

Le livre de Michael Taussig porte sur l'espace de la mort et la façon dont se pratique la guérison des êtres humains qui s'y retrouvent. Le contexte de l'analyse est l'Amérique du sud et, plus particulièrement, l'arrière-pays andin. L'auteur explique d'abord comment s'est constitué l'espace de la mort dans cet environnement. Pour bien comprendre sa démarche, il faut visualiser la verticalité qui caractérise la géographie des Andes. Cette verticalité se traduit au point de vue social par une mystique qui oppose le haut et le bas, le civilisé et le sauvage.

Lorsque le voyageur descend de la ville de Pasto, petite capitale régionale située dans les hautes-terres du sud de la Colombie et habitée principalement par des Blancs, vers la forêt tropicale du Putumayo, en contrebas de la cordillère, il ne change pas seulement d'attitude et de climat. Il passe d'un lieu séculier à un lieu rempli de mystère, de danger, de mort et de magie. Or il se trouve que ce lieu est aussi, depuis l'époque de la recherche de l'El Dorado au XVI^e siècle, le site par excellence des Indiens réputés sauvages. Le trajet s'effectue dans les pittoresques *chivas* (autobus locaux très colorés) sur une route laborieuse, accrochée à flanc de montagne, puis dans des embarcations qui sillonnent des fleuves à l'hydrographie imprévisible. Plusieurs voyageurs entreprennent ce dangereux voyage pour aller consulter les chamanes indiens de la jungle de Putumayo et pour éventuellement se faire délivrer des effets létaux que l'envie de leurs voisins a déclenchés en eux.

Comment se fait-il que des Indiens, qui font partie des populations les plus pauvres de la société, méprisés par tous, opprimés depuis des siècles, constituent les instruments privilégiés de la guérison chamanique ? Michael Taussig tente de répondre à cette question en effectuant un retour sur la problématique de la colonisation telle qu'elle s'est déroulée à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle dans la jungle du Putumayo, à la faveur du boom de l'exploitation du caoutchouc. Cette colonisation a été profondément marquée par la terreur. Or c'est cette terreur comme espace de la mort qui constitue l'objet central de l'analyse.

En quoi consistait cette terreur ? Ici l'on pourrait chercher à répondre avec des faits. C'est d'ailleurs ce qu'a tenté de faire Roger Casement, en 1913, dans un rapport commandé par les services étrangers britanniques suite à des rumeurs amplement diffusées selon lesquelles les Indiens qui travaillaient pour la compagnie Arana (dans laquelle la Grande-Bretagne et le Pérou avaient des intérêts économiques) subissaient des traitements atroces de la part des gérants et de leurs hommes de main (en l'occurrence, d'autres Indiens), et payaient souvent de leur vie leur basse productivité. Effectivement horrifié par les récits qu'il recueillera sur place, Casement tentera néanmoins d'expliquer la rationalité de la terreur en arguant de la rareté de la main-d'œuvre indienne tout en admettant que cette même terreur avait atteint une notoire contre-productivité, notamment dans le cas de meurtres gratuits dont le récit lui était parvenu. L'examen du rapport de Casement, qui justifie en quelque sorte le recours à la terreur, incite Taussig à croire que cette dernière peut être davantage qu'un moyen : elle peut être une fin en soi. N'est-elle pas la base même de la formation du marché capitaliste ?

Tout en admettant que la vérification des récits de la terreur représente une tâche légitime, Taussig ne s'intéresse pas à leur véracité. Il devrait nous suffire de savoir que la réalité et la fiction se sont entremêlées pour tuer et mater des milliers d'Indiens. C'est là l'« existence sociale de la vérité ». Les bases des récits sont peut-être fragiles mais les effets, eux, sont indéniablement concrets. Le mandat que se donne l'auteur concerne donc l'interprétation implicite des faits qui nous sont fournis à travers la narration et les récits. Cette interprétation, souvent contradictoire, même lorsqu'elle est livrée par une même personne, constitue une base de transformation par laquelle les uns deviennent les autres. Ainsi, les sauvages sont des êtres humains. À ce titre ils peuvent effectivement travailler dans les plantations de caoutchouc. Ils peuvent aussi être torturés. Par cette opération, leurs bourreaux deviennent des sauvages. Il est aisé d'entrevoir que la démarche inverse, soit la déconstruction de la sauvagerie, devrait aussi être possible.

Il faut remonter aux premiers moments de la colonisation espagnole pour reconstituer le travail de fabulation qui est contenu dans les récits sur les Indiens. Il s'agit du « montage colonial » de l'identité selon Taussig. Les récits sur le cannibalisme, notamment, fournissent une allégorie de la colonisation en ce qu'ils condamnent ce phénomène alors qu'en même temps ils justifient le traitement réservé aux Indiens et la violence exercée à leur endroit. Les récits, donc, entretiennent l'imagination et, au fur et à mesure que se précise l'image de la sauvagerie, ils finissent pas constituer un médium très puissant de domination. Comment lutter contre la terreur et l'espace de mort tels qu'ils sont projetés dans la conscience ? En se faisant soi-même l'instrument de la terreur, démarche passablement réussie par les gérants de la compagnie de caoutchouc, et qui a fini par se conjuguer aux forces naturelles de la jungle pour en faire partie intégrante.

Il reste à se demander quels seront les pouvoirs de contre-représentation de la terreur ? Délaissant les interprétations des rapports officiels sur les conditions de travail dans la jungle du Putumayo, Taussig se dirige vers les chamanes indiens de la vallée de Sibundoy, dignes héritiers de la tradition chamanique de la forêt tropicale, et avec lesquels il partage une expérience peu commune qu'il relate généreusement. Par un renversement quelque peu ironique de la situation, les chamanes indiens se font ni plus ni moins les médiateurs de la

terreur dont sont victimes tout aussi bien les Indiens que les Blancs des hautes-terres qui viennent les voir. La même logique de transformation des sauvages en êtres humains, et de leurs bourreux en sauvages, permet aux Blancs d'être guéris par les chamanes indiens. L'auteur explique en effet qu'il y a une unité entre le fait de tuer des Indiens parce qu'ils sont sauvages et d'aller vers eux pour se sortir de l'espace de la mort, donc de l'espace de la sauvagerie. Les récits assurent la médiation entre l'un et l'autre et rendent plausible le pouvoir détenu par le chamane indien.

La médiation de la terreur s'effectuera au cours de séances nocturnes, à la faveur de la consommation de décoctions de *yagé*, une plante hallucinogène qui, en plus d'avoir des effets physiologiques assez violents sur tous les fluides et les solides générés par le corps humain, favorise les visions et, surtout, l'interprétation. Ces séances auraient pour objet la récupération d'un autre sens, alors que le sens originel a été détruit par la terreur, et la production d'un contre-discours. À la faveur de ses visions, le chamane ordonne le sens pour en libérer un autre grâce auquel le patient serait arraché à l'espace de la mort et réintégrerait le monde des vivants.

Ce livre s'ajoute aux autres productions très respectées de Taussig sur les sociétés andines et surtout sur le monde de la magie et des représentations religieuses. Il s'agit d'un ouvrage dense, extrêmement bien documenté, aux illustrations éloquentes (tel ce squelette de femme indienne retrouvée dans un hamac où celle-ci était morte de faim grâce aux « bons soins » des compagnies) et riches en évocations littéraires et artistiques. L'ouvrage emprunte carrément la structure d'un long récit, par analogie, on peut le supposer, avec l'objet traité. L'auteur, proluxe, ne nous sacrifie aucune des circonvolutions du raisonnement. Il ne manque pas non plus d'interpeller le lecteur en lui faisant remarquer de temps à autre que, dans la mesure où la connaissance est pouvoir, l'analyse de ce pouvoir pourrait bien être vue comme un rite magique. En ce sens, l'anthropologue fait bien partie intégrante du processus contradictoire de la colonisation et devient lui aussi un chamane.

Marie-France Labrecque
Département d'anthropologie
Université Laval

John MCKINNON et Bernard VIENNE (dir.), *Hill Tribes Today. Problems in Change*, Bangkok, White Lotus Co. et Paris, O.R.S.T.O.M., 1989, 507 p., pl. couleurs, annexes.

Le Tribal Research Institute de Chiang Mai, dans le nord de la Thaïlande, se consacre depuis sa création par le Department of Public Welfare du ministère de l'Intérieur, à la recherche appliquée sur les montagnards thaïlandais. Les priorités de recherche ont été fixées avec précision dès les premiers pas de l'Institut, et elles sont étroitement associées aux problèmes éprouvés alors par l'État thaïlandais dans sa stratégie de contrôle territorial et social ainsi que dans ses rapports avec certains gouvernements du Centre. Ces problèmes avaient été identifiés comme étant 1) l'agriculture itinérante, 2) la culture du pavot et 3) le contrôle territorial dans les montagnes et les régions frontalières. Aujourd'hui encore, cet ordre de priorité est respecté. Ces recherches sont ensuite rapatriées et utilisées par les instances décisionnelles du ministère de l'Intérieur, qui alimente ses divers secteurs de